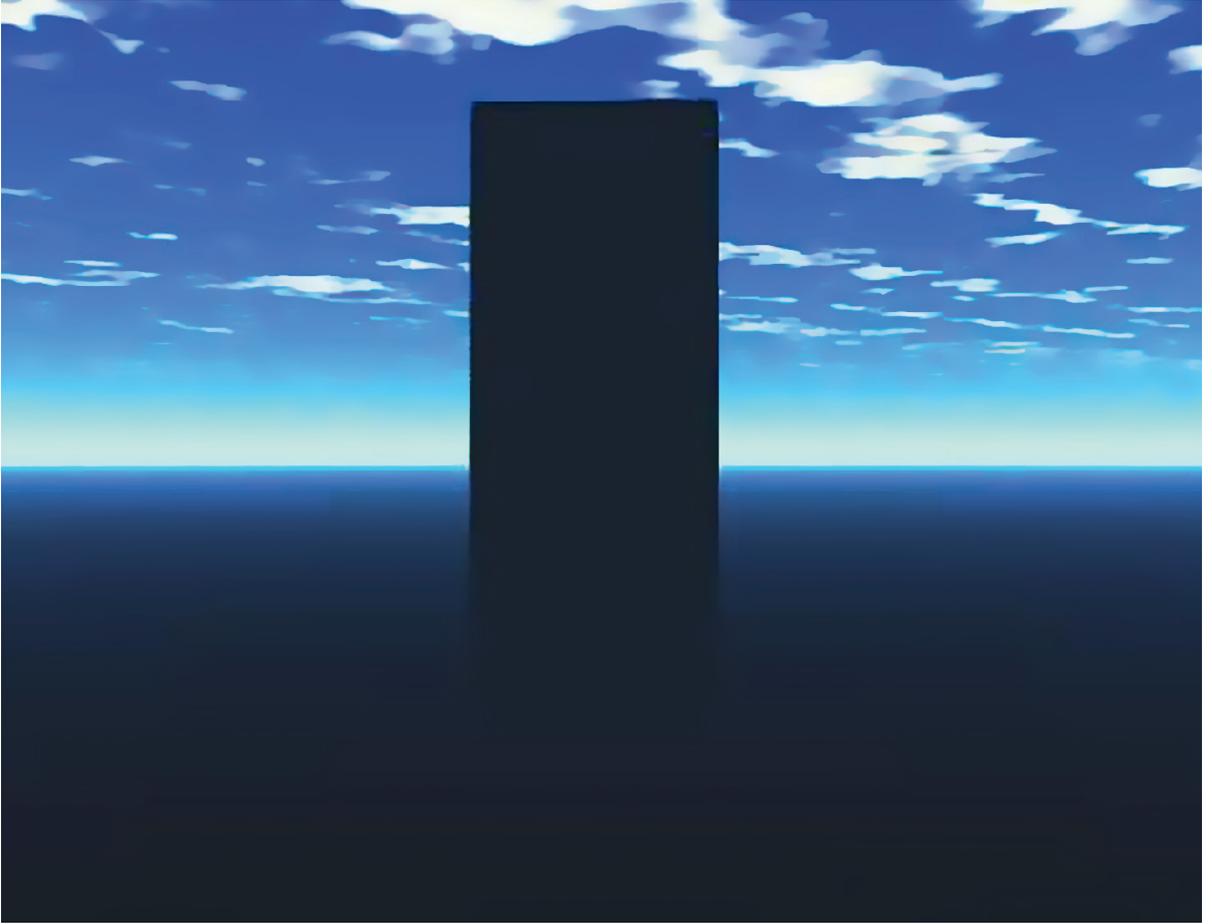


Jean-Louis Thivolle

LE MAGE DE LA TOUR NOIRE



*À ma fille Cécile,
qui fut ma première lectrice et ma correctrice.*

EXTRAIT

I

Cauchemar

Éric se réveilla difficilement, il éprouvait un profond sentiment de mal être. Sa nuit, comme toutes les précédentes, depuis presque deux mois, était peuplée de cauchemars. Chaque nuit, sitôt assoupi, le même scénario se reproduisait ; quelque-chose s’immisçait dans son esprit. Ce n’était pas un conquérant envahissant, non c’était plutôt un discret curieux, comme quelqu’un qui lit votre correspondance par-dessus votre épaule.

Discret, mais toujours perceptible, Éric savait quand il était là, même si le visiteur se montrait bien plus discret que lors de ses premières visites. Il avait alors joué avec chacun de ses muscles, l’un après l’autre, comme un test fonctionnel. Dans une phase de demi-sommeil, incapable de bouger volontairement, Éric avait assisté, terrorisé, aux mouvements de ses membres que commandait quelqu’un d’autre. Effarante expérience où l’esprit, séparé du corps, assiste, impuissant, à la commande de son corps par quelqu’un d’autre. Heureusement cela ne c’était pas reproduit, il ne l’aurait certainement pas supporté.

Avait suivi une période, où chaque nuit, il revivait un épisode de sa vie, avec un luxe de détails, qu’il croyait avoir oublié. Comme dans cette finale perdue, aux inter-régionaux de judo où il se remémora l’erreur qui avait permis à son adversaire de prendre l’avantage. Il se retrouvait, en escalade, dans cette falaise ; sa prise lâchait, ses muscles se tétanisaient sous l’effort tandis qu’une peur panique envahissait son esprit. Dans sa lutte pour maîtriser sa peur, il se rappela avoir récité la litanie de la peur de Franck Herbert : “Je ne connaîtrais pas la peur, car la peur tue l’esprit. La peur est la petite mort qui conduit à l’oblitération totale. J’affronterai ma peur. Je lui permettrai de passer sur moi, au travers de moi. Et lorsqu’elle sera passée, je tournerai mon œil intérieur sur mon chemin. Et là où elle sera passée, il n’y aura plus rien. Rien que moi.”

La science-fiction au secours de l'alpiniste, si l'idée paraît stupide, elle lui avait pourtant permis de dominer sa peur et de reprendre le contrôle de la situation, ses compagnons de cordée, ne s'étaient rendus compte de rien.

Maintenant, le visiteur semblait vouloir lui enseigner des choses, dont une langue aux sonorités étranges. Chaque langue a, pour celui qui ne la parle pas, une musique particulière, Éric ne pouvait rapprocher ces sonorités à aucune langue connue, dans quel coin de la planète l'utilise-t-on ? Ce n'était pas seulement des mots qui apparaissaient dans sa tête, mais tout un contexte, avec l'impression de vivre une situation. À chaque mot se rattachait un vécu ou tous les sens étaient sollicités. Nuit après nuit, cette langue, prenait une place de plus en plus importante, se hissant au même niveau que sa langue maternelle.

Il avait toujours lutté contre l'intrusion, concentrant sa volonté, il réussissait à faire reculer l'envahissant visiteur, mais celui-ci était patient et la fatigue aidant il finissait toujours par arriver à ses fins. Éric refusait quand même de déposer les armes, même si l'issue était connue d'avance, ces combats étaient sa façon de dire à l'envahisseur je reste debout. Comme un témoin de cette bataille, son lit complètement défait était trempé de sueurs.

Une douche brûlante prolongée et deux tasses de café noir, lui donnèrent une apparence acceptable, il devait absolument paraître normal à son travail. Ses nuits agitées avaient affectées tous les aspects de sa vie. Il donnait toute son énergie, pour conserver la dernière chose que n'avait pas détruit son état. Il voulait absolument conserver son job, le salaire n'était pas très élevé mais suffisait à son mode de vie. Lorsqu'il avait quitté l'armée, deux ans plus tôt, il avait accepté ce poste de responsable maintenance, dans une usine de pâtisseries industrielles, en attendant une meilleure offre. Les bonnes relations avec le propriétaire et très grande autonomie dont il bénéficiait, étaient à ses yeux plus importantes que le salaire. Il pouvait ainsi se livrer aux nombreuses activités sportives indispensables à sa vie. Son boss lui avait dit un jour : je ne regarde pas vos horaires, tant que la production n'est pas arrêtée, par un problème technique, je considère que vous faites votre job.

Il regarda son petit appartement de célibataire, son ordinateur complice de longues heures de surf sur la toile. Dans un coin de la chambre, un tas hétéroclite d'équipement sportif ; des skis, des cordes, baudriers pour la montagne, des palmes, une bouteille de plongée pour la mer et le kimono qui séchait pendu à la fenêtre, attestait de son hyperactivité. Oui il aimait ce mode de vie et sa liberté, il veut le conserver coûte que coûte.

Tout le reste, toute sa vie, était en vrac, sa dernière compétition de judo, les sélections départementales, avait tourné à la farce. Éliminé dès le

premier tour par un compétiteur médiocre qui n'avait pas passé le deuxième tour, lui barrant la possibilité d'un repêchage. Le combat avait duré quinze secondes ; comme à son habitude, confiant dans sa vitesse d'exécution et le fait que sa nature ambidextre, lui offrait un large éventail de contre, il avait offert une ouverture à son adversaire. Celui-ci s'y était engouffré, lançant un utchi-mata. Éric le vit bien partir, mais resta sans réaction. Il ne gardait aucun souvenir entre le début du mouvement et son atterrissage bien à plat sur le dos, ippon le combat était fini. Non son entraîneur, au bord du tapis explosa de colère :

– Le judo ou la fumette, il va falloir choisir !

Éric était très affecté que son entraîneur, qui le connaissait depuis ses débuts en judo, vers l'âge de sept ans, puisse imaginer qu'il se droguait.

– C'est donc cette image que je donne, pensa-il ?

Côté sentimental, ce n'était pas le pinacle non plus. Ses relations avec la gente féminine, avaient toujours subies l'ombre de son engagement sportif. Si son physique avantageux et sa gentillesse avaient un pouvoir attractif certain, le suivre dans ses loisirs semblait mission impossible pour la plupart. Quand il parlait sortie de ski, elles imaginaient : station réputée, piste damée, soleil et bar d'altitude, pour lui c'était départ à l'aube, sac à dos, montée avec les peaux de phoques et descente en poudreuse profonde, dans des espaces immaculés. Une journée à la mer ; il préférait la nage en haute mer avec palmes, au farniente sur la plage. Quant à le suivre dans une compétition de judo, cela voulait dire ; se lever tôt pour être à huit heures, dans le gymnaste sombre d'une banlieue endormie, attendre des heures pour quelques minutes d'un combat dont elles ne comprenaient pas les règles. Quant à trouver une passionnée d'escalade !

Ses relations restaient superficielles et éphémères, elles prenaient ce qu'elles désiraient et partaient vers d'autres cieux, pour des loisirs plus en adéquation, avec leurs aspirations. Il aurait aimé une relation plus stable, basée sur une grande complicité et il devait se résoudre à n'être qu'un bon coup. Il y avait bien eu Sylvie, qu'il avait rencontré dans un refuge, à la veille d'une course. Leur passion commune les rapprocha très vite, ils devinrent vite inséparable, passant tout leurs loisirs ensemble, Éric se mit à rêver. Mais le caractère méfiant et inquisiteur de sa compagne, rendit leur relation de plus en plus pesante pour Éric, sa nature libre et confiante, s'accommodait très mal des véritables interrogatoires, qu'elle lui faisait subir à chaque retrouvaille. Pour la première fois, Éric fut à l'origine de la rupture, rupture qu'ils vécurent très mal tous les deux.

Il était temps de se rendre au travail, la journée devrait être calme, toutes les opérations de maintenance préventive avaient été faites et aucune nouvelle installation n'était programmée. Il commença par discuter, avec

les employés de l'équipe du matin. Outre le fait que ces petits échanges, avec les gens chargés de la production, amélioreraient grandement l'ambiance de travail, il bénéficiait de leurs années d'expériences sur la chaîne et un bruit anormal, annonciateur d'un élément en train de lâcher, ne passait jamais inaperçu à leurs oreilles. À sa prise de fonction, il avait mis plusieurs mois, à établir cette relation de confiance. Au début les ouvrières, méfiantes, cherchaient le piège, que leur tendait ce cadre trop polis et trop respectueux pour être honnête. Il avait fini par les apprivoiser et maintenant, elles étaient plutôt flattées de cette considération et de la reconnaissance de leur savoir.

Son boss entra dans l'atelier et le salua.

– Bonjour Éric, puis-je vous parler un instant ?

– Bonjour, oui bien sûr !

Il le suivit dans son bureau sans qu'ils échangent d'autres paroles, avant que la porte du bureau, fut refermée.

– Éric cela fait combien de temps que vous travaillez pour nous ?

– Cela fera deux ans le mois prochain !

Éric avait pris cet emploi, lorsqu'il avait quitté l'armée. Après un engagement de cinq ans dans les commandos, à la surprise générale, il avait refusé de renouveler son contrat, sans fournir d'autres explications, que celle qu'il ne supportait plus la discipline stricte, des unités d'élites. Ces explications n'avaient convaincus personne, mais Éric n'en avait jamais donné d'autres.

– C'est votre premier poste dans le civil ?

– Oui je me suis engagé à dix-neuf ans après mon BTS.

Éric sentit l'inquiétude monter en lui : ou voulait-il en venir ?

– Je suis très content de votre travail chez nous, depuis que vous dirigez la maintenance, les arrêts non programmés, de chaîne ont pratiquement disparus.

– Merci, mais j'ai une bonne équipe avec moi.

– Équipe qui ne méritait pas ce qualificatif à votre arrivée et que vous avez su remotiver.

Éric se souvenait du climat délétère, qui régnait à son arrivée, héritage de son prédécesseur, qui appliquait le principe du diviser pour régner. Il avait, lors de son départ à la retraite, dit à chacun, sur le ton de la confiance, qu'il était pressenti pour être son successeur. Dans ce climat, l'arrivée d'un extérieur, surtout si jeune, avait été mal acceptée. Éric avait dû démontrer ses capacités techniques et pas mal d'autorité pour s'imposer. Il se souvenait avoir réuni l'équipe, rebondissant sur une réflexion, entendue lors de son passage, il avait commencé son intervention en déclarant :

Vous savez que je suis un ancien militaire et comme j'ai entendu dire l'un de vous, le béret trop serré sur le crâne a provoqué des dégâts irréversibles sur le cerveau. Donc je ne suis pas assez intelligent pour penser à la place de chacun de vous, s'il vous plaît ne laissez pas votre cerveau, au vestiaire, quand vous prenez votre poste. L'immense éclat de rire, qui suivi, avait détendu l'atmosphère et c'était gagné. Maintenant chacun donnait son maximum et son leadership n'était plus contesté.

– Cependant, depuis quelque-temps, je vous sens mal, avez-vous des problèmes ?

Éric ne chercha, ni à nier les faits ni à éluder la question, cette personne lui avait fait confiance, il devait être franc.

– Effectivement depuis quelques semaines, sans que je sache pourquoi, j'ai un sommeil de très mauvaise qualité.

– Des soucis ?

– Comme tout le monde, mais rien de particulier.

– Vous avez consulté un médecin ?

– Oui, mentit Éric, mais il n'a rien diagnostiqué.

– Dans un mois, nous recevons la nouvelle chaîne et nous aurons besoin de vous à deux cents pour cent, aussi je vous offre de partir une ou deux semaines en congé et de nous revenir en pleine forme.

– J'y avait pensé, mais j'ai épuisé mon solde de congé pour cette année.

– Je sais, mais je vous les offre ces congés.

– Merci, je suis gêné.

– Non votre disponibilité le compense largement, je n'ai pas oublié les nuits que vous avez passé lors du démarrage de la chaîne des viennoiseries.

– D'accord quand voulez-vous que je prenne ces congés.

– Pourquoi pas dès ce soir, en ce moment tout est calme et votre équipe pourra faire face.

– D'accord et merci encore.

Qu'allait-il faire de ces congés inespérés, un voyage ? Son compte en banque ne serait sûrement pas d'accord. Une randonnée en montagne, il sera difficile de trouver un ou deux amis disponible pour l'accompagner. Pourtant il avait le sentiment que c'est ce qui lui apporterait le plus de détente ; l'altitude plus les efforts physiques soutenus lui semblait le bon cocktail pour retrouver le sommeil. Une heure plus tard, en contemplant le Vercors depuis la fenêtre de son bureau, il prit sa décision : ce sera la traversée du plateau en solitaire. Il passa le reste de la journée à trier et classer tous ses dossiers pour que son équipe ne perd pas de temps à rechercher des documents en son absence. La fin de la journée de travail

arriva. S'il se dépêchait, il pouvait passer au magasin d'articles de sport, ce soir et ainsi pouvoir partir plus tôt demain. Il acheta des recharges de gaz, pour son réchaud, de la nourriture déshydratée et des soupes auto-chauffantes ; il suffisait de tirer une languette, attendre une minute et on disposait d'une revigorante soupe chaude, précieuse à la fin d'une journée froide. Dans le même rayon, un animateur vantait les mérites de patchs auto-chauffants, basés sur le même principe de réaction chimique endothermique. De la taille d'une main ils étaient capables de vous réchauffer durant trois heures. Comme il était un client connu, il se vit offrir trois échantillons, qu'il mis avec les soupes.

Il passa le reste de la soirée, à préparer son sac. Il avait gardé de sa période militaire, une grande minutie dans la préparation de toute sortie, même ici, où il ne s'agissait que de marche en moyenne montagne, sans grand risques. Cette minutie dans toute préparation et le fait que son sac était toujours le plus lourd, lui valait pas mal de railleries de ses compagnons d'aventures, qui oubliaient qu'ils avaient souvent profité, de ces accessoires dit inutiles. Son goût pour les gadgets technologiques expliquait une partie de ce sur-poids. C'est ainsi que se retrouva dans son sac, une paire de jumelle avec compas et télémètre intégré, un compas traditionnel, une lampe torche rechargeable par manivelle, capable de recharger elle-même tout équipement doté d'une prise USB comme les téléphones et autres lecteurs de MP3. Le sac lui-même était équipé de panneaux solaires souple pouvant assurer l'alimentation et la recharge de sa tablette graphique. Sa tablette graphique était une grande fierté pour lui. Il l'avait modifié lui-même, il avait remplacé les deux capteurs optiques, de mauvaises qualités, sensés prendre des photos et films en 3D. L'un d'eux, était remplacé par un capteur couleur à très faible luminosité, donnant des images couleur, quand l'œil humain ne percevait plus rien. Le second était un bolomètre, capteur sensible à la température capable de discerner le dixième de degrés. Ces capteurs lui avaient été donnés comme échantillons, à l'époque où, militaire, il avait été chargé de tester de nouveaux équipements. Il avait aussi réécrit le logiciel d'application pour que les deux images se superposent dans un rapport ajustable. Comme les focales étaient sensiblement celle de la vision humaine, tenue à bout de bras, la tablette ouvrait une fenêtre dans la nuit la plus noire. Elle lui servait également dans son travail, où en scannant une machine, il pouvait détecter des échauffements anormaux, comme des roulements manquant de lubrification et les faire changer avant qu'ils ne meurent.

Autre sujet de moquerie de ses amis, il emportait toujours des sacs poubelle ultra-résistant, de grande capacité. D'usages universel, ils devenaient cuissardes, pour franchir un gué, sans se mouiller, protection du

sac à dos, en cas de fortes pluies, tapis de sol, si la terre était détrempeée. Il vérifia soigneusement sa corde de rappel, son harnais et son descendeur, même s'il n'avait pas l'intention de faire d'escalade, le Vercors est truffé de barres et de falaise, une descente en rappel pouvait économiser un long détour. Dernier point, l'eau est toujours rare sur les plateaux calcaires du Vercors, il devait en prévoir suffisamment. Les comprimés purifiants, permettaient de boire, en toute sécurité, l'eau de n'importe quelle flaque, mais ils n'amélioraient pas le goût de l'eau croupie aussi, il ne les utilisait quand dernier recours. Après deux coups de fil, un copain acceptait, de le déposer le lendemain matin, au pied des falaises de Beauregard, cela lui évitera de laisser sa voiture, une semaine, sur un parking isolé ou elle risquait de mauvaise visites. Pour le retour, il utilisera les transports en communs.

Tout était prêt, il mangea, nettoya son appartement et jeta la nourriture qu'il ne pouvait emporter et qui ne se conserverait pas une semaine. Dans son lit, en attendant le sommeil, il repassait, dans sa tête, les événements de ces dernières semaines. Est-ce-que tous ces cauchemars étaient liés au traumatisme qu'avait été sa mission. La seule vraie mission, de sa vie de militaire, avait été un succès complet tant technique qu'opérationnel, mais il avait mal vécu les conséquences humaines. Il aurait aimé pouvoir en parler avec quelqu'un, mais la mission était classée, il avait la stricte interdiction d'en évoquer un quelconque aspect devant qui que ce soit. Il se revoyait dans le bureau du colonel :

– Éric, une place s'est libéré dans un stage informatique, que le capitaine Julien estime intéressant pour vous. Vous partez dans deux heures pour Paris, pour un stage d'un mois. Mettez-vous en civil et prenez un bagage minimum, tout vous sera fourni durant cette période.

– Bien mon colonel ; que pouvait-il répondre d'autre.

Comme tous les commandos, Éric avait une spécialité, lui c'était pénétration de systèmes informatiques, une conséquence de son adolescence de hacker. À cette époque, il s'amusait à visiter les sites les plus protégés, sans laisser de dégât ni de trace de son passage, seul le fait de passer toutes les sécurités imaginées, par des adultes, bardés de diplômes et gonflés de suffisance, suffisait à son bonheur, il ne s'était jamais fait repérer. Le capitaine Julien, en charge de ce domaine, avait repéré ses capacités et l'avait intégré dans son équipe, à l'issue d'une période de formation. Cela faisait six mois qu'ils travaillaient ensemble, ils s'appréciaient mutuellement et une véritable amitié s'était nouée entre eux, Julien le présentait souvent comme son successeur potentiel. Il était parti depuis quinze jours, aussi pour un stage à Paris, il avait du le proposer, pour une place, de stage, laissée vacante par un désistement de dernière minute.

II

La mission

Quand il avait demandé l'adresse où il devait se rendre, on lui avait dit que Julien l'attendrait sur le quai. Il cherchait le visage de son ami quand une jeune femme l'aborda en disant :

– Julien ne peut pas venir et m'a chargée de vous conduire à lui.

Elle lui prit le bras et l'entraîna, sans dire un mot, jusqu'à une petite voiture civile, garée à proximité de la gare. Elle était charmante, mais fit échouer toutes les tentatives d'Éric de lier une conversation.

– Je ne suis que secrétaire, dans le centre, furent les seuls autres mots qu'elle prononça.

Éric n'insista pas et se concentra sur la route, on avait quitté le centre et roulait maintenant dans une banlieue du sud de la capitale. Le trajet s'éternisait quand ils arrivèrent ; c'était une bâtisse bourgeoise du siècle précédent au milieu d'un parc entouré de hauts murs et fermée par un portail métallique. Une plaque indiquait : Vigilant société de gardiennage. Deux vigiles ouvrirent le coffre de la voiture et fouillèrent le sac d'Éric sans dire un mot. Ils furent autorisés à entrer d'un geste et la jeune femme gara la voiture, sur un petit parking et l'invita à entrer. Julien était dans le hall, mais sur un fauteuil roulant, il accueillit Éric avec un grand sourire :

– Bonjour, soit le bienvenu Éric.

– Bonjour, que vous est-il arrivé ?

– Un bête accident de circulation, fracture du bassin, j'en ai pour deux mois.

– Où est-on ?

– Je répondrais à tes questions plus tard, mais sache, que tout ce que tu vois ou entends ici est classé confidentiel défense ; interdiction absolue d'en parler à quiconque, c'est clair ?

– Oui, très clair.

– As-tu un téléphone avec toi ?

– Oui.

– Alors donne le moi, je te le rendrais au moment du départ.

– Bien, le voici.

Une voix résonna derrière lui :

– Alors c'est lui le petit génie ?

– Bernard, je te présente Éric.

– Éric, voici Bernard.

Éric, nota que contrairement à l'usage militaire, Julien n'avait pas fait mention des grades, aussi il se contenta d'un sobre.

– Bonjour monsieur.

L'homme qui venait d'entrer garda le silence. De taille moyenne, Il avait la quarantaine, l'allure sportive et était en vêtements civils. Ce qui marqua le plus Éric, fut son regard. Les yeux gris-vert du dénommé Bernard, le clouaient sur place, Éric avait l'impression d'être scanné, pesé, analysé en profondeur, ce qui le mit mal à l'aise. Il préféra ne pas prendre d'initiative et attendit, aussi impassible que possible. Enfin l'homme rompit le silence.

– Bonjour jeune homme, bienvenu parmi nous. Bon, pour la partie informatique, je te fais entièrement confiance Juju, quand au côté physique, nous allons voir ça. Vous avez combien de sauts commandés, sous voile ?

– Environ trente.

– Vous n'avez pas de problème d'oreille, vous n'êtes pas enrhumé ?

– Heu, non.

– Alors suivez moi.

Éric interrogea, Julien du regard, celui-ci se contenta de hocher la tête avec un large sourire. Ils ressortirent dans la cours et prirent une voiture. Durant le trajet, Bernard, ne cessa de poser des questions précises, sur son niveau de préparation physique. Éric, répondait de son mieux, il aurait lui aussi voulu poser mille questions, mais sachant que l'on ne répondrait pas, il s'abstient. Julien lui avait promis toutes les explications pour plus tard. Ils arrivèrent à un petit aérodrome et Bernard gara la voiture à proximité d'un hangar métallique. Les portes étaient ouvertes et un homme s'affairait autour d'un Pilatus Turbo-Porter.

– Tout est prêt ?

– Oui, les équipements sont dans la salle de pliage.

Ils pénétrèrent, dans une salle de pliage de parachute, meublée de ses grandes tables caractéristiques et de casiers individuels, deux étaient

ouverts. Outre la voile, du type tout dans le dos, il y avait : un casque, des lunettes, gants, combinaison et bottines. Bernard lui désigna un casier et dit :

– Normalement ce devrait être à votre taille ; équipez-vous.

Lui-même, s'équipa rapidement, ses gestes étaient précis et rapides. Il vérifia consciencieusement, le harnachement d'Éric, sans faire de commentaire.

– Nous allons monter à quatre mille mètres, vous passerez devant, stabiliserez votre chute, ensuite, je veux un trois cent soixante à droite et un à gauche, puis ouverture. À ce moment, je passerai devant et vous me suivrez. Je veux un atterrissage debout, sur la même cible que moi, sans que vous me touchiez. C'est compris ?

– Oui, pas de problème.

– Alors allons-y.

Ils s'installèrent, dans l'avion, et le pilote lança la turbine, dont le sifflement aigu emplit la cabine. Il entendit le contrôle les autoriser à rouler, puis à pénétrer sur la piste. La montée dans les aigus du sifflement de la turbine annonça le décollage. En cent mètres l'avion était en l'air et montait avec une pente impressionnante, accroché à son hélice. Douze minutes plus tard, ils étaient à l'altitude de largage et Bernard ouvrit la porte. Éric se mis en position de sortie. Il entendit le top, donné par le pilote, dans le haut parleur de la cabine. Il tira vigoureusement sur ses bras, cabra son dos, membres légèrement fléchis pour stabiliser sa chute. Une légère torsion des mains et il commença sa rotation, d'abord à droite, puis à gauche, stabilisation et le claquement sec des suspentes à l'ouverture. Il vérifia le bon gonflement de la voile et l'absence de nœud sur les suspentes. Il chercha du regard, son compagnon de saut, en tirant sur les freins, pour ralentir le taux de chute. Bernard le dépassa et commença une série d'évolutions, décrochage, grandes oreilles, fermeture de voile, rien ne lui fut épargné, Éric suivait de son mieux. Enfin, le sol approchait, Éric agrandit son dernier virage, pour laisser le temps à Bernard de dégonfler sa voile. Il réussit son carreau en se posant juste à côté de lui, sans déséquilibre. Ils ramassèrent leurs voiles et sans un mot, retournèrent au hangar du club. Ils se déséquipèrent et rangèrent le matériel dans les casiers. Bernard lui dit :

– Attendez-moi à la voiture, s'il vous plaît, j'en ai pour cinq minutes.

– Très bien.

Le retour se fit en silence, chacun, plongé dans ses réflexions. Éric essayait de mettre bout à bout, les informations en sa possession : l'implication du Colonel, qui l'avait libéré du service immédiatement,

Julien qui semblait en terrain connu, les moyens mis en œuvres. Les services spéciaux, auraient besoin de lui ? Remplacer Julien, blessé, dans une opération, lui semblait l'option la plus vraisemblable.

Il était plus de midi, lorsqu'ils franchirent le portail, de la "société de gardiennage". Les vigiles ne fouillèrent pas la voiture, se contentant d'un discret signe, à l'adresse de Bernard. Ils pénétrèrent dans une petite pièce, où un repas les attendait. Il y avait quatre couverts, peut-être la jeune femme pensa Éric. Il fut déçu lorsque Julien entra accompagné d'un homme. C'était un homme de forte taille, à la carrure de rugbyman, le crane rasé, il était assez mat de peau. Sa tête semblait être directement posée sur le corps, sans cou, une cicatrice lui barrait le visage du nez à la pointe de la joue. Un grand sourire et un regard clair, adoucissait le personnage. Tarass Boulba pensa Éric, en référence au géant débonnaire des BD, que lui faisait lire son père.

– Éric, je te présente Alain, Shrek pour les intimes.

– Bonjour dit Éric en tendant la main.

– Bonjour, en forme ?

Le ton de la voix était chaleureux, malgré son physique d'ogre, il semblait être le plus humain du groupe. Ils se mirent à table, indéniablement, les trois hommes se connaissaient bien, Éric intervint peu dans la conversation, se contentant de répondre, si une question lui était posée. Visiblement, il n'aurait quelques informations, que lorsque elles lui seraient nécessaires.

– Nous aimerions tester votre résistance au stress, dit Bernard, savez-vous respirer dans une bouteille ?

– J'ai fait le stage de plongée, je suis breveté plongée à l'air et j'ai le certificat recycler.

– Alors allons-y !

Ils descendirent dans les caves de la maison, dans ce qui fut, sans doute, une buanderie. Un lavoir en béton, une grande table de bois et quatre chaises en étaient le seul mobilier. Le lavoir était fermé par une plaque métallique. Sur la table, il y avait un équipement de plongée. Éric reconnu un oxygène 57 ; cet appareil respiratoire en circuit fermé utilisait de l'oxygène pur. Datant de 1957, son confort d'utilisation et sa fiabilité faisait qu'il était toujours utilisé. Pesant à peine huit kilos, il permet des plongées de plus de trois heures, selon l'effort physique, à une profondeur de six mètres. Bernard pris la parole :

– Le test de résistance au stress, auquel nous aimerions vous soumettre, consiste à rester confiné, trois heures, dans l'eau et l'obscurité, dans notre cas, ce bassin. Il sera fermé, par cette plaque, mais elle n'est pas

verrouillée, en cas de problème, il suffit de la pousser. Êtes vous d'accord pour le tenter ?

– Pourquoi pas, répondit Éric, qui ne résistait pas à l'attrait d'un challenge.

– Alors équipez-vous !

Éric s'équipa, combinaison néoprène, gants et bottines, l'eau devrait être froide. Il rajouta du lest sur la ceinture de plomb, pensant qu'il serait plus confortable d'être lourd, que d'avoir la tête contre le couvercle. Il purgea l'appareil respiratoire sous l'œil attentif d'Alain. Quand il fut prêt à rentrer dans le bassin, Alain lui montra un petit boîtier fixé à la paroi interne, il était relié par un fils à un boîtier extérieur semblable.

– Sur ce boîtier, un voyant s'allumera à intervalles irréguliers, il vous faudra confirmer cet allumage, à chaque fois, en pressant le bouton rouge ; compris ?

Éric fit le signe OK, en langage de plongeur, en joignant pouce et index pour former un cercle.

– Allez-y et bon courage lui dit Alain en lui tapant gentiment sur l'épaule.

Il s'installa dans le bassin, échangea un dernier signe OK avec Alain et ce dernier rabassa le couvercle sur lui. L'eau était froide et l'espace restreint, Il se mit en position fœtale, face au boîtier. Trois heures à attendre, comment occuper son esprit ? Il commença par ajuster finement, l'effort respiratoire, sur son recycleur, en tournant un gros bouton. Le sac respiratoire qui se gonflait et dégonflait, sur sa poitrine, au rythme de sa propre respiration, lui donnait le sentiment d'avoir un être vivant, posé sur sa poitrine. Il se concentra sur sa respiration, se forçant à adopter un rythme lent avec des respirations profondes. Le voyant s'alluma, il pressa lentement le bouton, inutile de leur donner une impression de fièvre, pensa-t-il. Il ne savait pas à quoi tout cela allait le conduire, mais il voulait donner le meilleur de lui-même, pour satisfaire son ego, pour ne pas entendre vous avez échoué. Le temps s'écoulait lentement, rythmé par le bruit du remplissage du sac respiratoire. D'abord, il sentait un petit effort supplémentaire à l'inspiration, puis la cuillère ouvrait la vanne de remplissage, le sac regonflé, se plaquait plus fortement sur sa poitrine. Isolement sensoriel, pensa Éric, lorsqu'on isole un individu, de son environnement, les sens augmentent leurs sensibilités pour continuer à percevoir quelque-chose. Il paraît que dans un silence absolu, on entend les battements de son cœur. Éric n'en était pas à ce niveau, un peu de lumière filtrait entre le bassin et la plaque et transmis par les canalisations d'eau, des bruits de pompe, lui parvenaient. Toujours concentré sur sa respiration, il laissait son esprit vagabonder aux limites du conscient. Seul répondre au

signal lumineux, le ramenait à la réalité, sans cette contrainte, il se serait certainement endormi. La nécessité de satisfaire un besoin naturel, accentuée par l'eau douce et froide, commença à le préoccuper. Ses instructeurs, lors du stage, lui avaient confiés que lors des missions, des plongeurs urinaient dans leur combinaison. Cette idée répugnait Éric d'autant plus qu'il trempait dans un volume d'eau, très restreint. Il était sur le point de céder, quand enfin le couvercle fut relevé. Il avait réussi cette épreuve.

Alain l'aïda à sortir du bassin et à se déséquiper. Lorsqu'il fut séché, Alain lui tendit une tasse de café brûlant :

– Bois, ça te réchauffera.

– Merci.

Bernard esquissa un sourire, était-il satisfait, difficile à dire, il conservait ce masque impassible et ce regard de reptile.

– Dès que tu es sec et réchauffé, tu nous rejoins, au petit bureau du rez de chaussé.

Éric nota qu'Alain comme Bernard le tutoyait maintenant, un petit changement qui devait avoir une signification. Il prit son temps, pour se rhabiller, vérifia de ne rien oublier et rejoignit le groupe. Ils étaient tous les trois autour du petit bureau, Alain, Bernard et Julien sur son fauteuil roulant, ce dernier l'invita à s'asseoir.

– Tu as certainement compris que nous travaillons pour la sécurité extérieure. Nous préparons une mission, quand ce stupide accident a tout foutu par terre, sauf à me trouver au pied levé, un remplaçant.

– Et vous avez pensé à moi, pourquoi ?

– Nous avons besoin d'un geek, dans un corps sportif avec un mental solide, ce n'est pas très courant ; tu réponds à la définition. Bien sûr, c'est sur du volontariat ; es-tu intéressé ?

Éric s'entendit répondre presque automatiquement :

– Pourquoi pas ! Dites m'en plus.

– C'est une opération à quatre, dans un pays hostile, les risques sont assez élevés.

– Donc l'enjeu l'est aussi ?

– Oui, il consiste à bloquer le développement d'une activité dangereuse et aussi, ajouta Bernard avec un mince sourire à démontrer nos capacités à nos partenaires.

– Iran ?

– Tout juste, l'activité de développement nucléaire doit être bloquée. Le point sur lequel, nous pouvons agir et l'enrichissement. Ils utilisent un

procédé d'ultracentrifugation. Ce procédé consiste à utiliser des centrifugeuses tournant à très grande vitesse. Pour augmenter l'efficacité de leurs essoreuses à salades d'origine russe, ils ont augmentés les vitesses de rotation. Pour y parvenir, ils ont dû modifier les paliers magnétiques. Au départ c'était de simples paliers passifs, c'est-à-dire des aimants. En augmentant les vitesses, des instabilités apparaissent, la seule solution, pour les contrer, est d'adjoindre aux aimants, des bobines et de piloter le courant, dans ces bobines, par un système informatique performant. Si le principe est simple, la mise en œuvre est très délicate, très peu d'industriels ont ces capacités. Les modifications avaient été faites par un industriel suisse.

– Je me souviens vaguement de l'histoire, son usine avait été détruite dans un incendie ?

– Il n'a pas eu de chance, il avait reconstruit son usine, mais il est mort dans un accident peu après la réouverture.

– Un malheureux hasard ?

– Ne plaisante pas avec ça, si tu savais le boulot que ça demande, un banal accident de la route.

– Ils n'ont donc plus de fournisseurs ?

– Pour le moment, non, c'est pourquoi la destruction des centrifugeuses, leur porterait un coup décisif. Le contrôle des bobines, est assuré par un ordinateur sous UNIX, nous avons obtenu une copie du programme de contrôle. Le but de la mission est d'aller installer une nouvelle version, améliorée par nous, de ce programme.

– Cela veut dire pénétrer dans leur usine d'enrichissement ?

– Non, car comme les gardiens de la révolution, veulent garder un œil sur tout, ils ont installés une bretelle, qu'ils contrôlent depuis un poste excentré. Cette bretelle a les priorités les plus élevées, et son activité sera considérée comme normale.

– C'est plus simple, on peut faire une dérivation sur leur bretelle ?

– Non plus, c'est une liaison par fibre optique et elle est bien protégée, toute altération de la fibre serait immédiatement détectée. La solution c'est le poste de surveillance, il est situé dans une très grande base, bien protégée, mais il est isolé et en bord de mer, ce qui le met à portée, de chuteurs opérationnels en dérive sous voile, opérant depuis un avion, volant en eaux internationales à haute altitude. Le repli se fait par la mer, où des nageurs de combat, nous exfiltrons.

– L'accès à la mer n'est pas protégé ?

– En fait, nous avons découvert, que les opérateurs de la station, se livrent à un trafic d’essence et se sont aménagés un petit embarcadère discret ; c’est lui que nous utiliserons.

– Vous me parliez d’une opération à quatre, qui est le quatrième ?

– Juan, tu feras sa connaissance demain, c’est le spécialiste explosif et il n’est pas mauvais au couteau, un gars solide tu verras.

Éric mis ses pensées en ordre, avec Bernard, comme chef de mission et premier chuteur, Alain pour sa musculature rassurante et sa connaissance de la plongée, ce Juan dont ils parlaient avec respect, c’était l’équipe qui pouvait le faire, il se sentit flatté d’être sollicité pour en faire partie. Le risque, il faisait partie de sa vie, et il aimait sa dose d’adrénaline et de maîtriser sa peur.

Bernard interrompit ses pensées :

– Tu as la nuit pour réfléchir et nous donner une réponse définitive. Sache bien que si ça tourne mal, nous n’aurons aucune aide à attendre, pire, nous serons désavoués et traités de pieds nickelés, ayant montés cette opération nous même, sans ordres. Si nous réussissons, la hiérarchie en tirera bénéfique et nous resterons dans l’ombre au nom du secret défense. C’est bien clair pour toi ?

– Oui, je comprends.

– Alors restons en là pour ce soir.

Durant la soirée, le sujet ne fut jamais ré-abordé, mais Bernard dirigeait la conversation, badine en apparence, pour tester, encore et encore, Éric sur des tas de sujets ; il voulait connaître son opinion, sur quantités d’événements internationaux. Alain restait, en général, silencieux, ne prenant la parole que pour répondre et de façon succincte, à une question. Julien lui, participait pleinement à la conversation, mais restait toujours en retrait, par rapport à Bernard ; Le chef n’est pas contesté pensa Éric.

La soirée fut courte et Éric se retrouva dans une petite chambre, en soupente. Allongé sur le lit, il se repassait le film de la journée ; il avait une décision à prendre. Une décision à prendre, inutile de se mentir, il savait qu’au fond de lui, que s’il n’y allait pas, il le regretterait toute sa vie. Vivre une telle aventure ne se représenterait certainement pas. Serait-il à la hauteur ? Ces gens l’affirmaient, il n’avait pas de raison d’en douter.

Au petit déjeuner, il leur confirma son accord, Bernard esquissa un de ses rares sourires.

– Félicitation, mon garçon, tu es bien celui que nous à décrit Julien, bienvenu dans notre groupe. Tu as pris la bonne décision ; je ne voyais pas quelqu’un d’aussi entier que toi, rester en arrière.